

Juozas Lukša-Daumantas, une figure de la résistance antisoviétique à travers les lettres à sa bien-aimée

Robin Sébille

Juozas Lukša (1921-1951) fait partie de la première génération née en Lituanie libre et indépendante depuis 1918. Issus d'une famille de simples paysans du sud-ouest de la Lituanie, les cinq frères Lukša ont été élevés selon des valeurs profondément chrétiennes, humaines et authentiquement démocratiques. Trois d'entre eux donneront leur vie dans le combat pour la libération de leur patrie et les deux autres seront déportés en Sibérie ; seul l'un d'eux y survivra. À l'issue de ses études au lycée de Kaunas, Juozas choisit d'étudier l'architecture à l'université Vytautas Magnus. Mais ses aspirations artistiques se heurtent bien vite à la grande histoire.



Juozas Lukša-Daumantas, 1950

Un occupant chassant l'autre en 1944, Juozas Lukša est rapidement confronté à la Terreur rouge. Les Soviétiques, décidés à s'implanter dans la durée, collectivisent les campagnes, arrêtent tout ce qui fait preuve d'indépendance et d'esprit critique, détruisent la culture nationale, et développent un réseau de délateurs, peu nombreux mais suffisants pour créer un climat de suspicion. Juozas comprend alors qu'une vie civile « comme avant » n'est plus possible. Il s'enrôle dans les rangs des partisans – les fameux Frères de la forêt – où, par sa compétence, son audace et son sang-froid, il grimpe rapidement dans la hiérarchie. Il tirera de ses aventures dans les forêts lituaniennes, entre 1944 et 1947, le récit « Partizanai », publié en lituanien à Chicago en 1950, puis en anglais en 1973 à New York.

Fin 1947, il est envoyé à l'Ouest ; les résistants lituaniens ne peuvent en effet imaginer qu'ayant terrassé l'hydre nazie au nom de la liberté, l'Occident puisse abandonner les Européens de l'Est, et notamment les Baltes, à un totalitarisme comparable, quoique sous des oripeaux différents. Franchissant la frontière polonaise au risque de sa vie, dans un froid intense, il rejoint Paris au terme d'une odyssée à travers l'Europe centrale occupée, grâce à l'aide de paysans polonais.



Nijolė Bražėnaitė et Juozas Lukša-Daumantas.

C'est alors que sa destinée se lie à la France et spécialement à Paris où il se fixera près de deux ans, en 1948-1950, y attendant la possibilité de rentrer en Lituanie. Par ses rencontres avec des hommes politiques de tous bords, il alerte l'Occident sur le sort de son pays, mais en vain. Toutefois, il recevra en France une formation militaire, en vue de repartir au combat. S'il fréquente la diaspora lituanienne, notamment la famille Bačkis où il se lie d'amitié avec le futur ambassadeur (Ričardas) et le futur cardinal (Audrys Juozas), il doit régulièrement changer de résidence et vivre sous pseudonyme, constamment menacé par les agents soviétiques et leurs relais français. C'est aussi à Paris qu'il fait la connaissance de sa future épouse, Nijolė Bražėnaitė, dont la mère Konstancija fut l'une des trois premiers Lituaniens à s'être vu remettre le titre de *Justes parmi les Nations* par l'État d'Israël.

C'est dans les quelque 200 lettres écrites à sa fiancée que Juozas Lukša révèle le plus la beauté de son âme, son désintéressement total, sa pureté d'intention, et son don entier à la patrie. Ce sont quelques-unes d'entre elles qui vous sont présentées, dans leur toute première traduction en français. Mais rien, pas même l'ardeur de son amour pour Nijolė, n'arrête son combat pour la liberté. Il lui faut tout donner. Le 23 juillet 1950, en Allemagne, il épouse Nijolė, mais dès la semaine suivante, il entre dans la clandestinité et prépare, avec le concours des services secrets américains, son retour en Lituanie, le 3 octobre. Reparti au combat, il est trahi un an plus tard et tombe le 4 septembre 1951 sous les balles du NKVD. Sa sépulture demeure inconnue. Son épouse, née en 1923, vit toujours aux États-Unis.



Juozas Lukša avec une unité de partisans.

Ma Chère Niliuk¹,

Est-ce que Toi aussi, en ce moment, tu es saisie de la même terrible angoisse que moi ? Ou au contraire, tu es plutôt sereine et tu me transmets ton humeur d'avant-déjeuner ? Je veux croire que ce vide criant a été causé par ma visite chez toi, à moins que cela soit dû au réveil de l'esprit du 16 Février².

Je cherche et je ne trouve ni le coupable, ni la réponse au fait que je sois aujourd'hui ici et non pas là-bas, où je devrais déjà être. Plus d'une année d'incertitude qui ronge ma conscience. Plus d'une année que je ne laisse plus mes empreintes sur le sol ensanglanté de ma patrie. Plus d'une année que je ne vois plus – les yeux dans les yeux – crucifiée ma Lituanie bien aimée. Plus d'une année que je n'entends plus les cris déchirants de douleur. Plus d'une année pendant laquelle la plus grande partie de mes meilleurs amis ont trouvé une mort immortelle. Plus d'une année pendant laquelle je ne participe pas à cette procession de la vie et de la mort avec plusieurs milliers de dignes Lituanais. Je repasse dans mes pensées ces cinq années de tranchées imbibées de sang, je me rappelle des rangées interminables d'amis marqués par la mort, et moi, tout en voulant vivre, je désire voir mes propres os alignés au milieu des autres squelettes crucifiés. Ce que je regrette amèrement, c'est de n'avoir pas pu terminer ce qui fut commencé. Tel est mon état d'esprit en ce 16 Février !

Aujourd'hui, nous avons parlé de la patience. Permetts-moi de t'en reparler dans la vie de là-bas. Un souvenir me revient à l'esprit. C'était lors d'un printemps précoce quand des agents de liaison se sont faufilés dans notre trou avec les nouvelles suivantes :

- Ce matin-là à 9 heures, la cachette de Šarūnas fut encerclée par 200 Russes. Après plusieurs heures de combat, les survivants dans leur cache se suicidèrent. Les mêmes Russes, près de ce repère, ont capturé chez le citoyen B. nos agentes de liaison Jūratė et Ramunė. Jūratė, pistolet à la main, a blessé un Russe, puis s'est suicidée. Quant à Ramunė, les Russes l'ont ramenée à Pakuonis vers la soirée, à moitié morte, avec les articulations brisées lors de l'interrogatoire...

- Le GVR [*l'état-major de Garliava*] a réussi à obtenir de la part des municipalités de P-nis [*Pakuonis*] et de G-va [*Garliava*] les nouvelles listes de noms établies pour les déportations...

- Hier, 3000 prisonniers ont été transférés de la prison de Kaunas vers Vilnius. Environ un tiers d'entre eux arrivaient à peine à marcher...

Telles étaient les nouvelles de l'agent de liaison. Aujourd'hui, je me suis rendu à la BBC. Rien de réjouissant. On y ferme toujours les yeux sur notre cauchemar, mais on reste en contact avec nos tortionnaires.

¹ Diminutif tendre pour Nijolė.

² Référence à la déclaration d'indépendance du 16 février 1918.

Niliuk, essaie de te mettre à la place du chef de cette unité pour ressentir l'échelle de résilience et de patience que tu pourras lui proposer ! Comment donner des ordres et comment gérer ces combattants qui, sans avoir aucune lueur de liberté, comptent les derniers jours de leur lutte ? Que conseiller et comment exprimer de la compassion à la famille chez laquelle on vient pour l'avertir qu'elle doit se cacher, car le lendemain ils seront arrêtés, alors que toi tu ne viens que la veille pour les prévenir ? Que faire pour sécher les larmes ou diminuer la souffrance quand tu viens annoncer à la famille que leur frère, fils, père s'est fait exploser hier ou que leur sœur ou fille ne reviendra pas de sitôt, car, toutes articulations brisées, elle a été ramenée vers Kaunas ? ... Ce sont les conditions auxquelles sont confrontées la nature humaine et la patience humaine. Si je m'isole du rang de mes très chers amis de là-bas, j'aurai proposé à tous ces conditions si difficilement surmontables comme échelle de leur résilience.

Telle était la situation il y a plus d'une année. Et entre-temps, si la situation a changé, elle a changé non pas autrement que dans le sens de plus de douleurs, plus de souffrances et plus de larmes. La résilience dans le passé est en retard par rapport à celle d'aujourd'hui. À l'occasion de ce 16 Février, les souffrances d'antan nous manquent presque.

Il est déjà minuit passé, je ne peux que rajouter, Niliuk, que Dieu te protège.

Je t'embrasse - Ton Juozis

Lettre 86

19.10.1949

Mon Trésor le plus Cher,

Aujourd'hui j'ai envie de tourner la page sur une période de silence et j'ai décidé de cesser d'être avare de mots et d'écrire à ma plus Chère une lettre chaque jour.

Hier, je suis arrivé en Allemagne. Le professeur Braz. [*Brazaitis*] m'a emmené dans une petite ville allemande dont je ne connaissais même pas le nom. Celle-ci semble être située à 12 km au-delà de Pfullingen (Vlikingen [?]). Je suis descendu dans un hôtel de grand luxe. Les bâtiments, tout comme les environs, sont de toute beauté. Je peux rivaliser avec toi. Je paie 10 DM la chambre par jour. Évidemment, j'ai une chambre double. Cela peut t'étonner, comme si j'en avais besoin, mais en réalité, nous étions obligés de la prendre car il n'y avait rien d'autre. Maintenant nous occupons toute la maison, j'ai ici toutes les réunions avec les chefs ; ici on fume, on cause, on boit un verre. Il est vrai que ce serait tout simplement divin, si tout cela, j'avais pu l'échanger contre des moments avec Toi – mon Rêve le plus Cher.

[...]

Le voyage jusqu'ici fut presque parfait. Jusqu'à Strasbourg, nous n'étions qu'à trois dans le compartiment : deux Français d'un certain âge (un couple) et moi. Ils étaient assez aimables. Pendant tout le trajet, nous avons parlé de la Lituanie et de sa tragédie actuelle. Quoi que nous entreprenions ici, et dans ce cas aussi, je constate une naïveté sans borne chez eux. Ils ne cherchent pas à comprendre notre situation et celle de nos assassins russkoff (*ivanovai*). Même aujourd'hui encore, ils nous posent cette question naïve : « *Quand même, les Russes ne sont-ils pas mieux que les Allemands ?* ». Avec quelle patience faut-il parler avec des gens comme eux ! Évidemment, ils sont innocents. Certes, il y eut une époque où nous étions aussi aveugles qu'eux. Cela nous a coûté très cher et cela ne leur coûtera pas moins cher quand ils comprendront Moscou.

Mais cela suffit de parler politique !

Accepte mieux l'union de mon âme à la tienne dans les couleurs automnales et avec ta riche imagination, ressens mon arrivée vers Toi, de la frontière de l'Allemagne à Sancellemoz.

Je t'embrasse très fort.

T. Skrupulas [Ton Scrupuleux]

P.S. Si tu reçois quelque chose de Pologne, envoie-le sur le champ à Svočiolas [*Dr. Bač'kis*] – merci.

Lettre 99

26.12.1949

Ma très chère Niliuk,

En cette dernière demi-heure des derniers souffles de Noël, je t'écris pour te prier d'accepter mes baisers de cette fin de fête.

Lorsque la cloche de Noël atteint nos oreilles, c'est comme si elle invitait à oublier la période de l'Avent, avec son attente obstinée, pour voir le monde passer à la lumière. C'est comme cela, au moins dans la pensée, que la plupart des humains le ressentent. Hélas ! Pour nous, l'arrivée de la fête de Noël ne peut pas faire oublier notre attente constante d'un Noël pour la Lituanie... C'est avec la douleur de plus en plus grande, avec un avenir de moins en moins réel et de plus en plus déprimant, avec la peur de plus en plus forte que nous attendons et vivons notre Avent. Cette empreinte amère de tristesse, nous la retrouvons dans les baisers que nous donnons à nos proches pendant les fêtes. J'espère que toi, ma Chère, tu as reçu mon baiser de Noël par l'intermédiaire de l'oncle. Il n'est pas sans le voile de l'amertume de ce temps présent, même si je devrais te donner d'autres baisers.

Comme tu le sais, ces fêtes, nous les avons passées au milieu de la foule parisienne insouciante. Le bruit, les cris semblent signifier la fête pour eux. On voit clairement la différence entre notre mysticisme lituanien, notre recueillement avec lequel nous accomplissons ce passage furtif de la vie, et leur

joie à moitié barbare dans des danses africaines, la demi-ivresse des festivités. On aurait voulu leur crier : « *Mettez-vous en harmonie avec le symbole de la bougie silencieuse du sapin !* ».

La veillée et les jours de Noël, dans l'esprit de la tradition de l'an passé, nous les avons fêtés à quatre. Le premier jour de Noël, nous avons eu l'honneur d'accueillir encore quatre invités, toute la famille de M. Bačkis. J'espère que Toi aussi, Niliuk, tu as également très bien passé les fêtes dans ton cercle « familial ». Il ne me convient cependant pas de te jalouser, seulement de m'en réjouir.

J'ai une question à laquelle tu ne m'avais pas encore répondu : est-il possible, selon les règles, de te rendre visite sans que tu sois prévenue à l'avance ?

Tu m'écris que notre vie n'est qu'incessantes séparations et rien d'autre... Je dois néanmoins te rappeler... Je ne sais pas si tu n'as pas ta part de responsabilité dans la situation où je suis aujourd'hui, et je me demande si je ne serai pas encore plus attiré par la vie parisienne plus sédentaire. Il se peut que je sois amené à renoncer à certaines possibilités, sans lesquelles je ne pourrai pas te rejoindre.

[...]

En te gardant dans mon cœur et dans mes pensées comme un diamant incrusté de ma vie, je t'envoie les baisers d'un cœur qui souffre.

T. Skrupulas [Ton Scrupuleux]

Lettre 104

10.1.1950

Chère Niliuk,

Aujourd'hui, je ne peux pas me permettre de me sentir heureux, même en t'écrivant une grande lettre. Reçues ces derniers jours, des nouvelles sur la mort de plusieurs de mes très chers amis ont assombri à nouveau notre ciel et rempli notre cœur d'une colère noire, même à l'égard de ceux que nous appelons parfois nos amis. Merci à Toi aussi, ma Niliuk, de prononcer un ou plusieurs *Je vous salue Marie* en sollicitant « la paix éternelle » pour nos frères, même s'ils te sont inconnus.

[...]

Les baisers de tes lettres cachées, expédiées d'endroits cachés, je les serre dans mon cœur. Et je les renvoie encore plus enflammés à Toi, Mon Rêve, avec toute mon humilité.

T. Skrupulas [Ton Scrupuleux]

Lettre 119

16.2.1950

Ma Chère Niliuk,

Je t'écris le soir du 16 Février. [...] À mes félicitations pour la fête, Ursas m'a dit : « *Cela n'est plus que la fête de la naissance du bébé mort* ». Il y a beaucoup de vérité dans ces paroles, mais il faudrait rajouter que ce bébé, dès sa naissance, fut un génie. Durant les vingt petites années de sa vie, nous nous sommes alignés au rang des nations civilisées et les Lituaniens, avec leurs sommes et leurs têtes, ont réussi à se porter garants de leur place sur le continent européen. Croyons maintenant, plus que jamais, que les bourreaux d'aujourd'hui n'arriveront pas à leurs fins.

Je te félicite, Toi, Chère Niliuk, pour le 16 Février et je nous souhaite de pouvoir mettre en œuvre son essence. Je t'embrasse très festivement.

T. Latras [Ton Vagabond]

Lettre 136

août 1950

Mon plus grand Trésor,

Un peu plus de vingt jours nous séparent aujourd'hui des souvenirs de notre bonheur partagé à Traifelberg. Souvent, me libérant des étreintes de ma « première épouse », je me replonge dans nos si chers souvenirs ; je songe à Toi, ma très Chère, et je me sens si heureux qu'il semble que personne ne peut concurrencer mon bonheur. Hélas, aujourd'hui je suis obligé, comme Toi aussi, de me contenter des rêves éveillés de bonheur incarné.

Il arrive que notre témoin [*J. Būtėnas*] me voit absorbé par les pensées pour toi. Il soupire et me dit un jour : « J'ai peur de parler avec toi, Juozel. J'ai vu combien tu as été heureux et j'ai du mal à comprendre comment tu arrives à cacher tes souffrances... »

Nous avons quand même oublié l'existence de notre « moi » et nous nous sommes inclinés devant les exigences de ma « première épouse ». Je sais, ma Niliuk, que, dans peu de temps, je vais être amené à me battre, non seulement pour mon honneur personnel mais aussi pour notre honneur à nous deux, où Toi, ma Chérie, tu m'accompagneras avec tes angoisses et tes prières. Je crois que nos sentiments à nous deux ne vont pas nous décevoir et que, très prochainement, nous irons nous réjouir, non pas avec le bonheur superficiel de nos rêves mais avec le bonheur réel.

Dans le cas où le destin déciderait de ma disparition, alors, Toi, Niliuk, tu devras continuer à me faire exister heureux en te créant une vie heureuse. Il n'est pas impossible que je me transforme en poussière dans la terre imbibée

du sang de notre patrie, même si mes sentiments aujourd'hui ne me conduisent pas à avoir de telles pensées.

Tu aurais dû recevoir par l'intermédiaire du Prof. B. une de mes lettres, gribouillée par quelqu'un de distrait et toujours pressé. Tu devrais y trouver plusieurs billets verts que je n'ai pas eu le temps de dilapider. Dans cette lettre tu trouveras encore quelques devises locales. Je regrette amèrement de ne pas pouvoir te prendre en charge comme je le voudrais. Par le Prof. B. tu aurais dû recevoir deux clés : celle de ma valise et l'autre de la porte de notre chambre de noces.

Je regrette énormément de ne pas avoir eu l'occasion de partager mes impressions de noces avec Toi et de ne savoir comment va Švogerkėlė. Tout ceci, et encore plus, va être englouti par ce chaudron sympathique – pas tellement – de la lutte de ma « première moitié ». Et tant que ce chaudron sera en ébullition, nous serons prêts à sacrifier non seulement les plaisirs de notre vie mais aussi nous-mêmes.

Je termine avec ces quelques lignes car, de toute façon, les lettres me manquent pour composer les mots me permettant d'exprimer tout ce que je voudrais encore t'écrire, à Toi, mon Trésor le plus précieux. Je suis incapable de décrire mes jours remplis de Toi, comme d'apaiser mon manque de toi avec des mots figés. Aussi bien le temps, les distances que l'horreur de la situation vont m'unir encore plus à Toi.

Transmets mon respect très profond, mes remerciements et mes sentiments à M. et Mme K. [*Karveliai*] et à celle [*Ugnė Karvelis*] qui est « en attente de son Partisan ». Avec tes salutations, n'oublie pas de rajouter les miennes aussi à Švogerkėlė.

Je te souhaite, Niliuk, de tout mon cœur de vivre en bonne santé et heureuse jusqu'à notre rencontre si attendue. Que Dieu T'aide et qu'il nous aide aussi nous deux. Je t'embrasse passionnément.

T. Latras [Ton vagabond]

Extraits de l'ouvrage *Laiškai mylimosioms*, Juozas Lukša-Daumantas, Leidykla Į laisvę, Kaunas, 1994, © American Foundation for Lithuanian Research, Inc., 1993. © Nijolė Bražėnas-Paronetto, 1993. Traduits du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis pour les Cahiers Lituanais.